

Luis Izcovich

Les marques de l'interprétation *

Le choix de mon titre est guidé par une question qui part d'une formulation de Lacan énoncée dès le début de son enseignement. C'est une longue citation que je vais résumer, elle est extraite du texte « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » : « Qui ne sait pas pousser ses analyses didactiques jusqu'à ce virage » où toutes les demandes même celle d'être analyste n'étaient que transfert, « celui-là ne sait rien de ce qu'il faut obtenir du sujet pour qu'il puisse assurer la direction d'une analyse, ou seulement y faire une interprétation à bon escient ¹ ». On perçoit bien comment Lacan pose que l'aptitude à l'interprétation chez l'analyste, soit à opérer avec discernement, dépend de la fin de l'analyse. Mais pourquoi ? C'est ce que Lacan n'explique pas et à quoi je vais tenter de répondre. Je justifie ma question de ceci : si l'inconscient est une énigme à dévoiler, s'il s'agit d'attraper les significations latentes, voire de donner un sens à l'insensé des conduites du sujet, pourquoi est-il exigible de l'analyste qu'il pousse son analyse jusqu'à sa fin pour être en condition de donner une interprétation à bon escient ?

Partons d'un fait d'expérience assez général : les analystes en formation, au moment du contrôle, au début au moins, peuvent évoquer qu'ils arrivent à écouter, qu'ils posent des questions, mais qu'ils ont du mal à savoir quand et comment interpréter. Certes, on peut se servir du contrôle pour lire l'inconscient de ses analysants, cela dit, si on suit la remarque de Lacan, elle ne dit pas que le contrôle puisse suppléer à ce que l'analyse n'a pas fait. La raison tient au fait que l'interprétation n'est pas seulement une question de technique. Autrement dit, et vous l'aurez compris, concernant la question d'une

* Intervention au séminaire École, à Paris le 12 avril 2012.

1. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 636.

interprétation qui tienne compte du réel, ma question porte moins sur la modalité de l'interprétation qui fasse résonner l'inconscient que sur les raisons des effets de l'interprétation. Car, quand on dit « tenir compte du réel », il me semble que nous devons saisir deux dimensions essentielles qui ne sont pas forcément conjointes. Il y a le « tenir compte », au sens de repérer le réel, puis dans le « tenir compte » il y a un autre niveau qui est de savoir s'en servir, ce qui implique un savoir-faire qui concerne une double perspective, le savoir-faire de l'analyste avec le réel, puis le savoir-faire de l'analysant avec le réel après l'analyse. Je développerai ces deux points.

Je commence tout d'abord par l'interprétation qui permet à l'analysant de se repérer. C'est une fonction essentielle de l'interprétation. D'ailleurs, Lacan se sert à plusieurs reprises du terme de repérage pour indiquer, par exemple, comment un enfant s'oriente dans la vie. C'est une question de repérage par rapport au désir de la mère. Et il faut noter que cela exige déjà de la part de l'enfant une interprétation. Il interprète, même si c'est de façon erronée, ce qu'est le désir qui anime sa mère, soit ce qui est en deçà et au-delà de ce qu'elle dit. Le repérage du sujet est aussi essentiel pour Lacan concernant l'entrée en analyse car, avant même d'avoir formalisé le concept de réel, il pose la nécessité d'un changement dans le repérage du sujet face au réel comme condition d'entrée dans le discours analytique.

On déduit dès lors, dans ces deux exemples, celui de l'enfant-interprète ou celui de l'analysant qui formule sa demande d'analyse, que l'interprétation sert à rectifier les repérages du sujet. Maintenant, quand on dit rectifier le repérage, je ne dis pas qu'il s'agit de changer un sens pour donner un autre sens. Ce que je suis en train de dire, c'est qu'une analyse introduit le sujet dans une perspective où il se repère à partir du réel. Et cela commence, je l'ai dit, dès le début de l'analyse. Que l'interprétation rectifie le repère est même déductible de ce qui définit l'interprétation. Elle introduit du nouveau. C'est ce que soutient Lacan dans le texte cité plus haut, « La direction de la cure », puis, en 1964, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, de façon encore plus précise, il pose que l'interprétation est élucidation. Il fait même de l'élucidation ce qui constitue le signe d'une interprétation. L'élucidation est-elle juste un sens nouveau ? Je ne le crois pas. L'élucidation, qui implique de pouvoir voir là où il y avait de l'ombre, comporte surtout

une résolution et donc sa conséquence est le passage à une nouvelle perspective. D'ailleurs, quand Lacan pose, plus tard dans son enseignement, la fin de l'analyse en termes d'aperçu du réel, il prolonge cette logique. Le moyen d'accès à cet aperçu est l'élucidation.

Maintenant, je viens à l'autre niveau des effets d'interprétation qui sont l'au-delà du repérage et qui concernent non seulement le fait de tenir compte du réel mais d'avoir une incidence sur le réel. C'est une question centrale sur laquelle j'ai pris une option qui tient compte de l'expérience mais aussi des textes de Lacan. La question est la suivante : suffit-il de concevoir l'analyse comme une procédure qui permet de cerner ce qui fait le cœur d'un sujet ou peut-on admettre que l'analyse a une incidence sur ce réel, auquel cas l'aperçu du réel serait une condition dans la progression d'une analyse mais pas la condition suffisante de son terme ?

Je voudrais sur ce point faire deux remarques. La première concerne l'écriture. Je l'ai déjà indiqué dans un article publié dans la revue *L'En-je lacanien* sur l'écriture du symptôme pour montrer une perspective constante chez Lacan : l'analyste n'est pas uniquement lecteur mais, comme il le formule, dès 1953, dans « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », l'analyste est un scribe. L'analyste scribe n'est pas l'analyste déchiffreur d'énigme. Le déchiffrement, c'est ce qui spécifie la pratique de Freud. Lacan est explicite dans son texte *Télévision*, lire l'inconscient implique une traduction. Lacan n'exclut pas cette dimension dans l'expérience analytique. Le problème est que la pratique de déchiffrement induit de nouveaux chiffrages de l'inconscient du sujet qui appellent à de nouveaux déchiffrements. Bien que l'interprétation soit ce qui rend possible l'élucidation, le processus reste interminable et c'est ce qui justifie cette autre dimension, l'analyste scribe.

La raison de considérer l'analyste comme scribe, et donc non pas juste comme un lecteur, se trouve dans le fait que c'est uniquement de sa position de scribe qu'il peut être celui qui fait limite à la fuite de sens. Autrement dit, le devoir de l'analyste qui est d'interpréter comporte en même temps cet autre devoir : que la fuite de sens ne se transforme pas en demande d'interprétation à l'infini. C'est donc une responsabilité de l'analyste d'inclure ce qui fait limite. Et la seule limite valable du point de vue analytique est posée par ce

qui, du symptôme, s'écrit. C'est d'ailleurs pourquoi Lacan va poser le symptôme comme nécessaire. Le symptôme nécessaire n'est pas le symptôme qui demande à être interprété, ce qui est le cas tout au long de la cure, mais ce qui ne cesse pas de s'écrire du symptôme même après que l'analyse est finie. Dans cette perspective, on peut saisir pourquoi Lacan pose, à la fin de son enseignement, que ce que « l'analyste dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture ». Cela rejoint la question de la marque de l'interprétation, ce qui revient à dire que c'est le dire de l'analyste qui fait qu'il y a une écriture du symptôme dans une psychanalyse.

Je ferai deux remarques. Poser l'interprétation comme coupure démontre ce que Lacan a toujours fait, soit appliquer à l'interprétation ce qu'il avait posé à chaque fois pour l'inconscient. Ce qui est posé de façon précise est que la conception de l'interprétation répercute, au sens de tenir compte de la conception que Lacan forge pour l'inconscient, mais plus radicalement que l'interprétation doit être de la même étoffe que l'inconscient. Remarquez que, pour Lacan, l'interprétation est posée comme coupure depuis que, dans son texte « Position de l'inconscient », il pose que l'inconscient est coupure en acte. Il convient de souligner que l'inconscient-coupure en acte n'est pas juste un inconscient comme discours de l'Autre. La coupure n'est pas la chaîne signifiante, c'est même l'opposé, c'est ce qui apparaît dans l'intervalle entre les signifiants. Nous sommes en 1964 et, trois ans plus tard, il fait son séminaire sur l'acte psychanalytique. Autrement dit, l'idée de Lacan est d'élever l'interprétation au même niveau d'efficacité que celui de l'inconscient. L'interprétation ne consiste pas juste à reconnaître le symptôme, voire à ce qu'on s'identifie au symptôme. L'interprétation va à l'encontre, rivalise avec l'inconscient, mais jusqu'où ? La deuxième remarque est que l'interprétation accède au rang d'efficace, non dans le déchiffrage mais surtout dans ses effets sur le programme inconscient. C'est là qu'intervient l'écriture. C'est l'opération par laquelle l'analyse permet à l'analysant un savoir-faire avec son symptôme, savoir-faire qui est nouveau, car il n'était pas avant l'analyse et il n'aurait pas pu se produire sans l'interprétation de l'analyste.

Alors, bien sûr, on pourra m'objecter que rien ne prouve que telle ou telle autre interprétation est la cause du nouveau savoir-faire, mais ce qui se vérifie par contre, notamment à partir de l'expérience

de la passe, c'est qu'un nouveau savoir-faire a été possible uniquement à partir de l'analyse. Autrement dit, l'analyse porte les marques du sujet, mais l'après-analyse porte les marques de ce qu'a été l'analyse pour un sujet. C'est ce qui permet d'avancer l'idée des marques de l'interprétation comme effets du dire de l'analyste sur le réel du sujet. Vous remarquerez que c'est une dimension qui inclut le « tenir compte du réel » mais qui va dans le sens de ce que Lacan désignait comme la prise sur le réel. La prise sur le réel, vous en conviendrez, est autre chose que le repérage.

Je fais un détour par la question de la marque. Elle est abordée par Lacan à partir du trait unaire, signifiant primaire chez le sujet. Par ailleurs, et d'une façon qui ne s'oppose pas à celle-ci, la marque est abordée à partir des effets de jouissance. C'est déjà perceptible avant même que Lacan introduise le concept de jouissance. Prenons un exemple : dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient*, pour évoquer la nécessité que le Nom-du-Père s'incarne pour le sujet, ce qui démontre entre parenthèses que le Nom-du-Père n'est pas juste un signifiant de plus, Lacan pose le cas où la parole du père ne fait au sujet ni chaud ni froid. D'ailleurs, Lacan forge le terme d'« assujet » pour désigner ce qui était le sujet avant son avènement comme sujet. Et il se sert de deux expressions, que l'objet du désir de la mère soit touché, puis que l'« assujet » soit ébranlé. Autrement dit, le ni chaud ni froid concerne ce qu'il éprouve, soit ce qui dans la parole de l'Autre touche la jouissance du sujet. Cela renvoie à la nécessité de l'éprouvé pour se constituer comme sujet. Et remarquez que Lacan reprend ces mêmes termes dans la « Proposition de 1967 sur le psychanalyste de l'École » pour évoquer le lien de la vérité à la jouissance, formulant que la vérité ne fait ni chaud ni froid qu'à ceux qui en sont proches. Cela va dans le même sens que lorsqu'il souligne l'anesthésie à l'égard de la vérité chez certains sujets. Cela soulève une vaste question clinique concernant l'interprétation : les effets du déchiffrage ne touchent pas toujours le corps, ce qui démontre en quoi l'analyse ne peut pas se limiter aux effets de vérité ni à faire sentir au sujet ses mirages.

D'ailleurs, déjà dans le *Séminaire XI*, Lacan pose l'enjeu, soit comment l'inconscient touche au sexuel, et, pour le démontrer, il fait retour au concept de pulsion après avoir conclu que nous nous détournons de toute collusion avec la vérité. Dans le même sens encore, il

va s'y référer, dans *Télévision*, quand il aborde notre praxis comme celle des mots qui font mouche dans le corps. Lacan évoque alors ce qui peut faire sens mais qui laisse froide notre jouissance. À mon avis, c'est une question centrale pour l'interprétation, qu'on pourrait résumer ainsi : peut-on se satisfaire d'une interprétation qui vise l'avènement du sujet ?

Autrement dit, je pose que la marque de l'interprétation se vérifie non pas dans la réduction du symptôme mais dans la manière dont la jouissance est affectée, condition pour le savoir-faire nouveau du sujet. La question est cruciale car elle détermine la lecture qu'on fait de l'expression de Lacan dans la « Note italienne », où, à propos de l'avènement du désir de l'analyste qui trouve sa condition dans le devenir rebut de l'humanité, il souligne qu'en plus l'analysant devenu analyste doit porter la marque et que c'est aux congénères de savoir la trouver. L'accent qui se déduit est que la marque de l'analyste est celle laissée par sa propre expérience comme analysant, marque analytique qui n'est pas sans rapport avec une marque traumatique. C'est d'ailleurs l'idée de Lacan quand il avance que l'analyse reproduit une névrose.

On pourrait donc déjà donner une première réponse à notre question initiale. Ce qui justifie de connecter l'interprétation et la fin d'analyse est que, si l'interprétation exige qu'elle soit empruntée aux signifiants de l'analysant, ce qu'a très bien soutenu Lydie Grandet, elle trouve sa condition dans la marque laissée par sa propre analyse. Et je crois que, si Lacan parle de marque dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », c'est pour la distinguer des signifiants. L'interprétation part du signifiant et revient au signifiant. Cela ne dit pas si elle laisse ou non une marque qui, elle, est d'un autre niveau et n'est pas anticipable. L'idée qui émerge est qu'il ne suffit pas d'avoir fait une analyse pour interpréter, mais il est requis d'avoir inscrit une marque propre à l'analyse. C'est cette marque qui distingue le désir de l'analyste de tout autre désir qui se caractérise par l'instabilité.

Je vais essayer de justifier cette perspective par un autre biais, celui de la visée de l'interprétation. La nouveauté que Lacan introduit dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, c'est que, si la visée est de faire surgir le signifiant irréductible,

on en déduit que cela va à contresens de l'interprétation comme scansion. Ce serait plutôt une contre-scansion, et, en ce sens, elle va à l'encontre du signifiant traumatique. Quand on dit aller à l'encontre, cela ne signifie pas aller contre mais aller à la recherche. Autrement dit, l'interprétation traque le signifiant traumatique. Ce qui rend cette opération possible, c'est une interprétation traumatique, soit une interprétation qui a le même statut que le trauma et par laquelle il se confirme que l'étoffe de l'interprétation est la même que celle qui fonde l'inconscient. Maintenant, Lacan, dans le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, se réfère à cette interprétation qui vise les éléments irréductibles, non articulés, hors sens donc, à deux reprises et pas de façon homogène. Et vous verrez qu'on pourrait considérer l'une ou l'autre des citations comme représentant l'un ou l'autre pôle de notre débat, dont je rappelle l'axe : est-il suffisant pour un sujet de repérer les signifiants irréductibles, marques du hors-sens, afin de mieux s'orienter dans son existence ou est-il exigible d'une analyse qu'elle puisse promouvoir un changement dans le savoir-faire du sujet ?

Ainsi, dans la première citation, concernant le sujet, Lacan pose que « l'essentiel c'est qu'il voie, [...] à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique –, il est, comme sujet, assujetti² ». Cette remarque s'inscrit donc dans ce que j'ai évoqué auparavant, l'analyse comme une pratique qui élucide, qui permet de voir et donne même un aperçu du réel. En même temps, suivant cette proposition, il s'agit juste pour le sujet de voir à quel signifiant il est assujetti. Remarquez également que Lacan reprend le terme d'assujetti, qui renvoie à celui d'« assujet » et qui indique ce qui précède l'avènement du sujet, soit l'intrusion du signifiant traumatique. Est-ce suffisant d'avoir produit cela pour évoquer la marque de l'analyse ? Certes, nous sommes déjà dans une perspective qui vise le réel, à partir de la réduction du sens, condition d'accès au réel en tant qu'impensable. On s'aperçoit bien qu'on cerne là ce qui fait le support du sujet. Peut-on se satisfaire de considérer l'analyse comme l'expérience qui nous permet de saisir ce qui nous détermine à partir de la réduction du symptôme jusqu'à l'irréductible ? Il suffirait d'une seule phrase de Lacan, quand il pose

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

qu'il s'agit de contrer le réel, pour montrer que son option n'est pas juste de tenir compte du réel.

Je reviens à la deuxième citation : elle correspond à la séance suivante du séminaire et, si je la prends spécialement au sérieux, c'est justement parce que Lacan se réfère à la même question qu'il avait soulevée une semaine plus tôt dans son séminaire, et, en plus, c'est le mot de la fin de ce séminaire. C'est d'autant plus précieux.

Lacan, à propos du désir de l'analyste comme désir de la différence absolue, pose que celle-ci intervient « quand confronté au signifiant primordial, le sujet vient pour la première fois en position de s'y assujettir ³ ». Ce qui change par rapport à la séance d'avant est qu'ici ce n'est pas que le sujet voit à quoi il est assujetti mais qu'il vient pour la première fois en position de s'y assujettir. Ce qui veut dire que, d'une part, s'il vient en position de s'y assujettir, c'est qu'il ne l'était pas auparavant, et que, d'autre part, s'il se met dans cette position, c'est parce qu'il s'agit de l'effet d'une analyse. Mais aussi, plus essentiellement, « être en position de » veut dire que ce n'est pas un effet automatique de l'analyse, cela requiert un choix du sujet.

On peut constater à nouveau l'enjeu : voir à quoi on est assujetti correspond à la dimension du repérage. Venir pour la première fois en position de s'assujettir introduit la dimension d'un changement.

Je dirai pour conclure ceci : il y a de l'oubli chez un sujet, des traces qui s'effacent, puis il y a l'analyse, dont l'effet est qu'une certaine amnésie disparaît. Et, en même temps, les sujets qui arrivent à la fin de l'expérience le constatent, il y a aussi un oubli qui touche l'analyse même. Mais l'important n'est pas là, l'important est qu'une analyse laisse des traces, ineffaçables, marques de la coupure de l'analyste, qui participent à l'écriture du symptôme et qui constituent donc un nouveau support pour l'analysant qui est allé jusqu'au terme de l'expérience. Et je crois que Lacan donne une valeur essentielle à cette nouvelle marque quand il propose, dans « Radiophonie », la question du temps et le cristal de langue : il connecte le temps qu'il faut « pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord ⁴ ». Faire trace n'est pas juste reconnaître, n'est pas juste consentir et ce n'est

3. *Ibid.*, p. 248.

4. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

pas se réconcilier. Bien sûr, Lacan a ajouté, il « faut le temps de se faire à l'être ⁵ ».

Je conclus donc et je réponds à ma question de départ : si Lacan articule la nécessité de la fin de l'analyse au savoir-faire avec l'interprétation, c'est parce que ce n'est pas pareil l'analyste qui vise au déchiffrement et celui qui garde comme horizon d'une analyse l'idée d'une interprétation qui fait trace, qui écrit chez un sujet ce que les autres discours n'ont pas réussi à écrire.

5. *Ibid.*, p. 426.